

<https://diacritik.com/2023/04/05/a-la-frontiere-11-sereine-berlottier-kurt-schwitters-sabine-macher-jean-galard-bernard-noel-daniel-nadaud-jean-patrick-manchette/>

Conversations avec les choses muettes de Jean Galard à L'Atelier contemporain a pour projet d'entreprendre "une brève (mais scrupuleuse) exploration, sans doute plus aléatoire et aventureuse que méthodique, des différents motifs pour lesquels les œuvres d'art, d'époques et de provenances diverses, appellent aujourd'hui – ou non – un minimum de commentaire." *Quel savoir pour mieux voir ?* est le sous-titre de ce livre relativement bref qui se lit agréablement et pose quelques questions indispensables.

Jean Galard

CONVERSATIONS
AVEC LES CHOSES MUETTES

Quel savoir pour mieux voir ?



L'Atelier contemporain

En couverture, *Les bergers d'Arcadie*, une peinture de Nicolas Poussin, artiste qui disait "faire profession de *choses muettes*." "Le mot est intéressant – commente Jean Galard –, être muet n'est pas identique à être silencieux. [...] [Pour être *muet*], il faut normalement être doué, peu ou prou, de la faculté de la parole, et s'en trouver privé par accident ou s'en abstenir momentanément." Alors pourquoi Poussin entend-il "dans la peinture plutôt du mutisme que du silence" ? "Il emprunte, en fait, l'expression, à une très ancienne tradition remontant à Plutarque, qui avait rapporté lui-même, disait-il, un mot du poète lyrique grec, Simonide de Céos, né au milieu de VI^e siècle avant notre ère : « La peinture est une poésie muette et la poésie une peinture parlante." On se souvient des mots fameux de Matisse : "Vous voulez faire de la peinture ? Avant tout il vous faut vous couper la langue, parce que votre décision vous enlève le droit de vous exprimer autrement qu'avec vos pinceaux." Mais comme on le sait, les *Bavardages* de Matisse ont été édités, malgré cet interdit, en 2017, attestant que le peintre s'exprimait merveilleusement avec les mots (ce que nous savions déjà grâce à Dominique Fourcade). Alors, le silence ? Faut-il le laisser aux musiciens (c'est un matériau aussi essentiel que les sons instrumentaux ou les bruits) ? Ou reprendre ces mots de Mallarmé à propos de la peinture : "Significatif silence qu'il n'est pas moins beau de composer que les vers", placés en exergue d'un livre de Jean Paris (*Miroirs soleil espaces*, Galilée, 1973) dont voici l'incipit : "Le discours pictural est un discours noyé. La notion même de « discours » y fait déjà problème. Nulle parole ici, d'avance récusée, qui ne se perde en sa distance. Le tableau se suffit."

“La peinture se tait, écrit Jean Galard, comme le dessin ou la mosaïque, comme le fait aussi la sculpture ou comme le font aujourd’hui les installations (la plupart d’entre elles, car certaines sont sonores et même parfois parlantes). Les œuvres qui relèvent de ces techniques artistiques sont apparemment silencieuses, elles sont sans voix, non parce qu’elles n’ont rien à dire, mais peut-être parce que, peut-être, ce qu’elles pourraient avoir à dire, elles préfèrent le garder secret. Cependant elles ne le gardent pas entièrement dissimulé : elles le font voir, soi-disant, et surtout parfois le laissent entendre. Comme si elles le disaient à demi-mot.” Et c’est un fait que l’art ne cesse d’ouvrir des espaces de dialogue, nous soufflant à l’oreille des choses que nous pouvons – ou non – traduire en mots. Frank Stella a raison de dire : “What you see is what you see”, car une peinture est une peinture est une peinture est une peinture (et pas seulement quand elle représente une rose). Mais Galard trouve que c’est “fort peu”, car “une œuvre visuelle de premier ordre comme le sont les chefs-d’œuvre recèle des merveilles à n’en plus finir. Encore faut-il qu’un long apprentissage ou qu’une série d’aides ponctuelles les décèle une à une.” Étant plutôt du côté des minimalistes (dont certains, comme [Carl Andre](#), sont aussi de fins poètes) que de celui d’Anselm Kiefer qui a tendance à surcharger ses peintures de “textes puissants”, je pense que ce *fort peu* peut résonner plus intensément que ce qui se montre excessif, côté intentions. Mais je suis en accord avec Jean Galard sur le fait que tout compte et qu’aucune œuvre d’art, même la plus délibérément muette, ne peut échapper au langage verbal, ne serait-ce que parce que l’artiste a un nom (qui peut être : “Anonyme”) et l’œuvre, un titre (même si “Sans titre”). De plus, toute production artistique peut être datée, donc liée à tel ou tel contexte historique. Si on est en droit de se lamenter de l’inflation verbale des cartels et des longues tartines murales qui retiennent les visiteurs dans certaines expositions (cependant moins pénible que cette mode des murs peints ou recouverts de tissus colorés, car il nous est possible de les ignorer), on l’est aussi de s’informer : d’apprécier ce “savoir” qui nous aide à “mieux voir”, tout en nous laissant libre de nous égarer. Parmi nombre de passages intéressants de ce livre, je retiendrai celui concernant *La Dentellière* de Vermeer, tableau ô combien fameux au sujet duquel ont été écrites aussi bien des bêtises que des choses justes, dues à bons regardeurs comme Daniel Arasse (“Le mystère que l’on s’accorde à ressentir devant les œuvres de Vermeer [...] est construit dans la composition de ses toiles”) ou Georges Didi-Huberman qui “porte, nous dit Galard, son regard attentif [...] sur la grande coulée de peinture rouge, largement répandue comme au hasard sur la table basse, et sur l’autre coulée, pas encore étalée, de peinture blanche, qui surgissent du coussin, à gauche du tableau [...] En cette zone qui est la plus *apparaissante* mais aussi la plus *inidentifiable*, on voit maintenant « la peinture en acte » : au-delà ou en-deçà du statut représentatif de cette toile.”

Envoyant au diable les explications sans fin des exégètes drapés dans leur vanité, les regardeurs sont en désir d’*accompagnement* – de conversations à trois (et même à bien davantage) où le sentiment amoureux ne serait pas inconciliable avec le désir de s’instruire. Une simple asperge de Manet suffit à faire naître aussi bien ce sentiment amoureux que le désir d’accompagnement. La sidération est probablement l’essentiel, mais quand elle cesse (on ne peut rester médusé jusqu’à son dernier souffle), on est heureux d’avoir les mots, afin de pouvoir formuler des pensées, des idées, des impressions et peut-être surtout des questions, pour en prolonger l’expérience. L’accompagnement nous permet de voyager dans des terres inconnues où l’on apprend à régler son regard, afin de le rendre apte à saisir ce qui fait que *la peinture c’est la peinture*, en pleine conscience de sa (de ses) singularité(s) que les trop *aveuglés* par le verbe ne saisiront jamais...

Christian Rosset